

André Malraux: Féministe

David Bevan
Acadia University

“Je suis tombée sur un mari profondément misogyne.” (Clara Malraux)

Parmi les noms des auteurs français récents, étiquetés presque universellement comme auteurs sexistes, figure toujours, et au premier rang, celui d'André Malraux. Peut-être, plus que quiconque, est-ce son ancienne femme qui a contribué à la légende, en accumulant à l'égard de son mari des propos tels que celui en épigraphe, qui trouve sa suite dans la même interview avec Madeleine Chapsal lorsque Madame Malraux s'exclame vigoureusement: “Mon côté revendication féminine le mettait hors de lui.”¹ Et elle n'est certainement pas la seule à caractériser Malraux si sévèrement, car, lors d'une séance récente des Sociétés Savantes à Halifax, où il s'agissait en premier lieu de féminisme de Roger Vailland expliqué par Mair Verthuy de l'Institut Simone de Beauvoir, la grande majorité de l'assemblée, au moment de la discussion, semblait partager l'avis de la conférencière, pour qui, à une époque entre les deux guerres où la littérature française était dans une grande mesure anti-féministe, Malraux se serait détaché comme véritable chef de file.²

Il me semble, pourtant, qu'une telle affirmation risque de reposer sur une analyse douteuse se limitant volontairement et trompeusement aux premiers écrits, car *La Condition humaine* présente une femme nouvelle. Certes, jusqu'en 1933, l'année où parut ce roman, les femmes dans la fiction malrucienne sont reléguées à un rôle de pur contenant ou d'aide

thérapeutique. Prostituées ou courtisanes pour la plupart, toute qualité individuelle et tout trait positif leur sont systématiquement enlevés; elles sont réduites à de simples fonctions physiques qui répondent obligatoirement aux besoins des hommes. C'est ainsi que Garine, dans *Les Conguérants*, peut expliquer au narrateur:

Lorsqu'on est ici depuis un certain temps (. . .) les Chinoises énervent beaucoup, tu verras. Alors pour s'occuper en paix de choses sérieuses, le mieux est de coucher avec elles et de n'y plus penser.³

Or, déjà en ce qui concerne *La Condition humaine*, plusieurs critiques ont relevé le personnage de May qui révèle une ampleur caractérielle beaucoup plus importante que les femmes dépeintes auparavant par Malraux. Et pourtant, si sans aucun doute elle manifeste une certaine indépendance et une subtilité psychologique nouvelle, elle reste surtout l'adjointe de Kyo. Non, il faut plutôt chercher ailleurs dans *La Condition humaine* le portrait féminin qui recuse, à lui seul, les plaintes et les accusations de Clara et d'autres: ce portrait est celui de Valérie.

Au cours du livre, Valérie se définit essentiellement par rapport à son amant Ferral, président du grand Consortium franco-asiatique, et les péripéties de leur liaison sont suffisamment approfondies—rien que du point de vue quantitatif—pour qu'elles méritent qu'on les étudie. De loin la plus développée de

toute rencontre homme-femme à travers les romans de Malraux, la séquence Valérie-Ferral occupe quelque trente pages dans l'édition Folio. Commencant par l'acte sexuel proprement dit, elle continue avec le corollaire caricatural des oiseaux dans la chambre d'hôtel de Valérie, son explication et généralisation par Gisors, jusqu'au point culminant symbolique qui se concrétise dans la peinture thibétaine évocatrice, située au dessus du lit où Ferral essaie une fois de plus de se soulager en pénétrant désespérément dans un autre corps.

Mais la qualité unique de cette séquence semble dépendre surtout de la présence impressionnante de Valérie. Très nettement différenciée des prostituées—récipients informes qui avaient peuplé jusqu'alors les romans de Malraux—Valérie est annoncée, dès sa première apparition dans le texte, comme tout à fait l'égale de Ferral. Elle est fière, riche, indépendante, intelligente et spirituelle, avec le don des aphorismes: "Croyez-vous que ce n'est pas l'histoire du bouchon qui se croyait tellement plus important que la bouteille?" demande-t-elle.⁴

Ferral lui-même, malgré ses tentatives de mégalomane pour la dominer, va jusqu'à avouer qu'à bien des égards la nature de Valérie est parfaitement comparable à la sienne: "Elle se sent en fonction de son sexe comme moi en fonction du mien, ni plus ni moins."⁵ Et il poursuit pour affirmer spécifiquement l'indépendance de Valérie comme étant identique à la sienne: "Un être humain, pensa Ferral, une vie individuelle, isolée, unique comme la mienne."⁶

Non moins signifiante pour notre thèse que ces propos du personnage masculin le plus fasciste—pour ne pas dire sexiste—des romans de Malraux est l'allusion à la bannière thibétaine symbolique, par laquelle se termine cette séquence. Car cette bannière vient fixer

concrètement l'égalité fondamentale de l'homme et de la femme. Voici le texte en question:

Il ((Ferral)) regarda la peinture thibétaine: sur un monde décoloré où erraient des voyageurs, deux squelettes exactement semblables s'étreignaient en transe.⁷

Dénués de tout détail comme de toute chair, ces deux formes identiques apportent à la situation romanesque non seulement le potentiel d'une résonance iconographique très riche, mais surtout une déssexualisation qui remet au même niveau *essentiel* homme et femme. Au delà des différences superficielles, à ce niveau 'sacré'—le seul que comptât pour lui en vérité—Malraux reconnaît donc par sa présentation du personnage de Valérie les droits inaliénables de la femme: "une femme est aussi un être humain"—la phrase, apparemment banale mais combien retentissante est de Valérie elle-même dans sa lettre-manifeste à Ferral.⁸

Or, curieusement, après 1933, à l'exception peu substantielle d'Anna dans *Le Temps du mépris* qui rappelle tout au plus certaines caractéristiques de May, la femme ne réapparaîtra plus dans les oeuvres de fiction de Malraux. Et comme nous l'avons déjà vu, elle n'est présente que marginalement dans les écrits antérieurs . . . Est-ce qu'il faudrait donc conclure que Malraux sentit subitement, quoique brièvement, la nécessité d'inclure une femme-modèle, pour fixer définitivement, mais une fois pour toutes, le vrai statut de la Femme? Mais pourquoi une telle impulsion? et pourquoi à cette époque? . . . c'est à ces deux questions que nous essayerons de répondre maintenant.

Sans aucun doute les années 1932-33 s'imposent comme période critique dans la biographie de Malraux, exigeant de lui une réflex-

tion personnelle sur la, ou bien les, femme (s). D'abord, Clara devint enceinte et allait donner naissance en 1933 à une fille Florence; mais il faudrait reconnaître que cette expérience, si émouvant fût-elle dans la vie de l'auteur, semblerait se rattacher davantage au portrait de May (et ensuite d'Anna) qu'à celui, de Valérie, qui nous préoccupe en premier. En 1932 aussi, Malraux fit la connaissance de Josette Clotis "qui ne fut jamais Josette Malraux, mais qui fut la femme d'André pendant les années les plus viriles et les plus dramatiques de sa vie, la femme qu'il a aimée."⁹ Josette Clotis venait d'être embauchée par Emmanuel Berl, rédacteur en chef de la revue hebdomadaire, *Marianne*, nouvellement lancée par la *N.R.F.*, et s'occupait d'une 'rubrique parisienne'. Malraux, qui travaillait également à cette époque à la *N.R.F.*, avoua lui-même jusqu'à quel point il avait été tout de suite frappé par la qualité évidente de cette jeune femme, qualité observée également par une amie mutuelle, Suzanne Chantal:

La presse féminine, alors, se réduisait pratiquement à un hebdo appelé *La Femme de France*. Quelques maigres pages, des croquis de robes et de déshabillés, et de rares photos toujours un peu brouillées. On y trouvait des signatures: Germaine Beaumont, Marcelle Auclair, et Billy, Humbourg, Charensol. Surtout, il y avait un courrier, "La Ruche", ou d'autres noms, depuis connus, se cachaient sous de romantiques pseudos. Là, j'ai découvert celle qui, au milieu de platitudes un peu prétentieuses, tenait des propos hardis et neufs qui faisaient tourner les "Abeilles" effarées.¹⁰

Mais il y a une autre circonstance encore plus révélatrice pour nos préoccupations surtout livresques; car, pendant ces mêmes années où Malraux a dû découvrir personnellement de nouveaux traits féminins, que ce soit chez

Clara, chez Florence ou chez Josette, il lui arrivait également de méditer longuement sur un auteur anglais pour qui la femme, et surtout la sensualité féminine, était alors le point de réflexion central. Il s'agit de D.H. Lawrence, dans son *Amant de Lady Chatterley*, car, bien que cet ouvrage eût paru à Paris en anglais en 1928, Malraux le découvrit seulement au début des années trente lorsque les Editions Gallimard (*N.R.F.*) étaient en train d'en préparer la première traduction. En fait il fut tellement saisi par le roman qu'il écrivit lui-même la préface pour cette édition qui fut publiée en 1932.

En dehors d'une étude succincte du rôle de l'érotisme, l'intérêt de cette préface réside dans le ton admirateur avec lequel Malraux apprécie l'opposition vigoureuse de Lawrence à une stylisation conventionnelle de longue date qui ne faisait qu'appauvrir la femme. Même le soi-disant chrétien, insiste Malraux, devrait se sentir châtié par Lawrence pour son adhésion à un certain "éternel féminin": "Jamais le chrétien n'a vu dans la femme un être tout à fait humain."¹¹

La qualité humaine spécifique qui est surtout mise en relief par Lawrence, c'est bien sûr la sensualité, et il me semble extrêmement significatif que Malraux ait choisi d'exprimer *dans le mêmes termes* la portée des sensualités *féminine*, incarnée par Lady Chatterley, et *masculine*, représentée par Ferral. D'abord, dans la préface de 1932, nous découvrons l'aspect entièrement 'réfléchi'—dans le sens grammatical—de l'acte érotique pour Lady Chatterley:

(. . .) il fallait que les rapports entre elle et son nouvel amant fussent impersonnels, il fallait qu'elle devînt sa maîtresse avant de savoir qui il est, avant de lui avoir parlé. De quoi a-t-elle besoin? De se révéler à elle-même à l'aide de sa propre sexualité. Peu importe le moyen

de cet éveil. Que Mellors se réduise d'abord à un sexe adroit et anonyme : qu'il ne soit, à aucun titre, le séducteur; le vrai dialogue est entre Lady Chatterley et elle-même.¹²

Ensuite, un an plus tard, c'est Ferral qui se cherche par la même route; ce que Malraux sut reconnaître et estimer dans l'héroïne de l'oeuvre de Lawrence devient pour un personnage masculin la justification explicite de son acte:

(. . .) n'eût-il de sa vie possédé une seule femme, il avait possédé, il posséderait à travers cette Chinoise qui l'attendait, la seule chose dont il fût avide: lui-même.¹³

Une telle confrontation textuelle semblerait attester que, plutôt que les autres circonstances d'ordre biographique rapidement passées en revue ci-dessus, c'est sa lecture de Lawrence au cours des années 1931-32 qui poussa Malraux, premièrement à réfléchir davantage sur le rôle de la sensualité dans la quête ou l'affirmation de soi, mais ensuite à des présentations d'homme et de femme qui ne manifestent pas le moindre sexisme.

Ainsi, au niveau cérébro-sensuel, et au niveau métaphysique sur lequel celui-là débordait inévitablement pour Malraux—ainsi que nous l'avons vu à travers l'image de la peinture thibétaine—il semble raisonnable de conclure que la femme chez Malraux n'est pas *toujours* un personnage inadéquat. Bien sûr, il serait téméraire, voire malhonnête, de proposer Malraux comme féministe acharné, mais il serait tout aussi téméraire et malhonnête de ne pas reconnaître l'existence textuelle de cette mise en valeur, momentanée mais indéniable, de la femme. D'où ce bref rectificatif

NOTES

1. Chapsal M., "Entretien : Clara Malraux, 'L'Express, 24 octobre 1963, p. 40-41.
2. Il s'agit, en l'occurrence, du deuxième atelier de communications libres, organisé par l'APFUCC, lundi, 25 mai 1981.
3. Malraux A., *Les Conquérants*, Paris : Gallimard, 1967, p. 138.
4. Malraux A., *La Condition humaine*, Paris : Gallimard, 1965, p. 98.
5. *Ibid.*, p. 99.
6. *Ibid.*, p. 99.
7. *Ibid.*, p. 188.
8. *Ibid.*, p. 176.
9. Chantal S., *Le Coeur battant*, Paris : Grasset, 1976, 14.
10. *Ibid.*, p. 19.
11. Malraux A., "Préface", *L'Amant de Lady Chatterley* (par D.H. Lawrence), Paris : Gallimard, 1932, p. III.
12. *Ibid.*, p. IV.
13. *La Condition humaine* (voir note 4 supra.) p. 188.